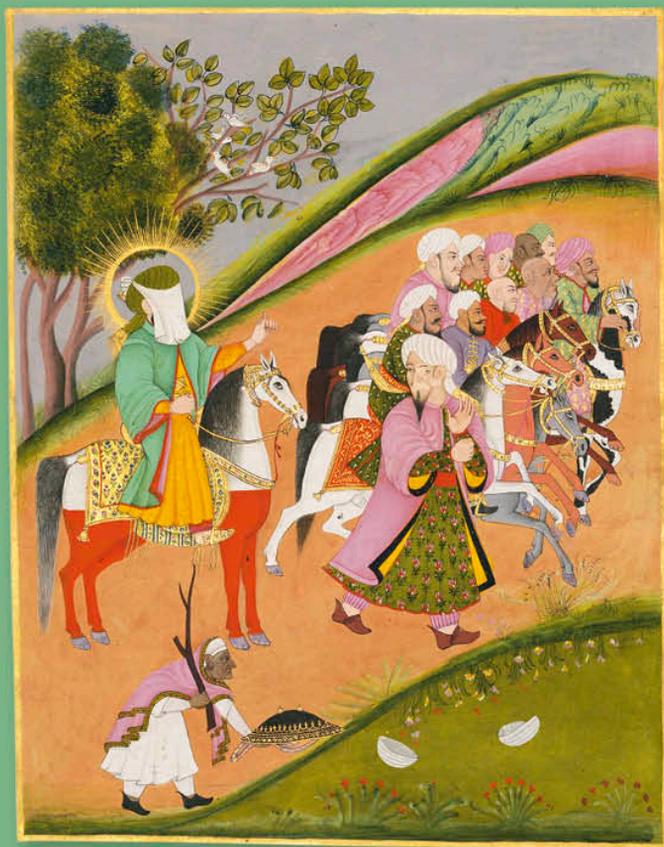


BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

MAHOMET



Jean-Pierre Sultana



CHAPITRE I

L'ESPACE D'ACCUEIL DU PROPHÈTE

Mahomet est un homme d'Arabie et, plus précisément, de l'Arabie occidentale – une région relativement isolée du reste de la péninsule et peu gâtée par la nature.

La géographie physique de l'Arabie est très variée, contrairement aux représentations que l'Occident s'en est fait et encore vivaces aujourd'hui. Certes, globalement, l'Arabie est bien une région où dominent les terres arides et un climat désertique avec des variations de température importantes entre le jour et la nuit. Du temps de Mahomet l'eau est rare partout sur cette grande étendue, sauf au Sud, dans l'Arabie nommée *heureuse* par les Romains. Seuls des puits permettent ici et là d'étancher tant bien que mal la soif des hommes et des troupeaux, de mettre parcimonieusement en culture des champs de surface limitée. Mais en réalité, l'Arabie n'est pas une. Son territoire est fractionné en des zones nettement différenciées.

LES TERRES ET LEURS CLIMATS

L'Arabie est géologiquement un morceau du continent africain qui s'est détaché au cours des quinze derniers millions d'années en formant la Mer Rouge et le Golfe d'Aden. Elle est apparue aux géographes musulmans comme une île ; le tropique du Cancer la traverse en son milieu, précisément entre les deux villes – La Mekke et Médine – qui deviendront les lieux les plus saints de l'islam. Elle possède la particularité d'être séparée du reste du monde par la mer, les sables, les fleuves et les montagnes (L'Arabie VII^e s., cf. p. 467).

L'ouest de la péninsule arabique – le Hijâz ou Hedjaz – est limité par la Mer Rouge ; le long de la côte qui la borde, s'étale une étroite plaine désignée par le terme sémitique *Tihâma* et qui signifie 'basse terre' : le climat de cette région est subtropical et il inflige à sa population une atmosphère malsaine, tiède et humide, plutôt étouffante l'été. Aussi, le *Tihâma* avait mauvaise réputation auprès des Mekkois et les hommes *Tihâmi* d'origine ne jouissaient pas auprès d'eux d'une grande considération.

À peu de distance de cette plaine, en direction de l'Est on bute sur une barrière de roches volcaniques pouvant atteindre 2 600 mètres d'altitude.

Ce sont de hauts massifs noirs, héritages de l'ère volcanique, qui revêtent des formes étranges excitant l'imagination des nomades ; leurs montures tentent avec adresse de se frayer un étroit chemin parmi les pierres de basalte qui dressent leurs têtes acérées devant leurs pattes. Makka (La Mekke), qui verra naître en son sein le futur prophète de l'islam, est précisément entourée de ces chaos infranchissables de laves basaltiques et les caravanes qui veulent transiter par elle pour gagner les marchés du Sud ou du Nord, sont obligées de la contourner. En cas d'attaques – entre autres celles décidées par Mahomet – les Bédouins sauront trouver refuge dans ces fortins naturels et priver Mahomet et ses hommes du butin convoité.

Les pluies y sont peu fréquentes et lorsqu'elles tombent, particulièrement en hiver, c'est sous forme d'orages brutaux qui provoquent des inondations très dommageables. La tradition musulmane rapporte d'ailleurs que les bourgades qui peuplent les oasis de Yathrib (Médine) ont connu, une semaine durant, de violentes averses qui menacèrent d'écroulement de nombreuses habitations, comme il arrivait souvent au cours de ces orages. En effet, dans l'Arabie occidentale du VII^e siècle le bois et la grosse pierre sont rares et les maisonnées construites, jusqu'au toit, à l'aide de mottes de terre modelées et liées par un mortier de terre résistent mal aux brutales tombées de pluie. Mahomet d'ailleurs implorera son Dieu pour qu'il daigne en atténuer les interminables et destructrices fureurs. Les vents de sable provenant du sud ne sont pas moins craints, notamment par les bédouins nomades.

Le Hijâz (qui d'ailleurs signifie en arabe, la *barrière*) est piqueté de localités qui vont devenir célèbres. Yathrib constituée de villages entourés de palmeraies, à 100 km de la mer Rouge. On peut encore citer l'oasis montagneuse et fertile de Ta'if, située à une centaine de kilomètres à l'est de Makka (La Mekke).

Plus au sud se présente une autre Arabie – l'antique *Arabie heureuse* – que les Arabes nomment Yémen. Des chaînes montagneuses pouvant s'élever jusqu'à 3 000 mètres, dressent leurs à-pics le long de la côte sud de la Mer Rouge et accordent peu de profondeur aux plaines côtières. Toutefois, ces paysages heurtés et disloqués n'empêchent pas le commerce caravanier de s'effectuer par pistes, depuis les ports vers l'intérieur de la péninsule. Surtout, du fait de la mousson de l'océan indien qui, en automne et en hiver, balaie le Yémen, des pluies relativement abondantes et plus de fraîcheur la région autorisent une mise en culture ingénieuse et bénéfique des terres. C'est d'ailleurs dans ce sud-est de la péninsule que le seul fleuve d'Arabie s'écoule sur 100 kilomètres.

Entre ces deux Arabies aux reliefs si accidentés se niche une troisième, celle du Nejd, située au centre de la péninsule et qui, au nord-ouest, s'approche des marches de l'Empire byzantin et plus à l'est de celles de l'Empire Sassanide. Ce plateau semi-aride, traversé par une chaîne de montagnes, est recouvert de sables ou de pierres gréseuses ; de plus, autour de l'hostile désert de dunes mouvantes du Nefoud au nord et de l'immense désert de sable Rab'al Khâlî au sud-est, s'étendent d'amples surfaces steppiques que parcourent – au temps des maigres pluies de printemps et d'hiver – les troupeaux de dromadaires appartenant aux bédouins nomades. Les communications entre ces vastes étendues sont limitées et difficiles. Toutes ces étendues sont apparemment abandonnées à la solitude des absurdités naturelles : on y rencontre bien des arbres, mais sans feuilles ; on s'y réjouit parfois d'approcher d'une source mais son débit est si faible qu'elle n'enfante aucune rivière ; et son débit est si irrégulier, si exposé au vent et au soleil brûlant que son eau est vite absorbée par le sel qui stérilise la steppe ou que l'oued termine souvent sa course dans les sables ; enfin, le tonnerre s'y fait entendre bruyamment, mais son roulement de tambour ne déclenche fréquemment le signal que de quelques gouttes de pluie... Les tribus obligées de traverser ce rude espace avec leurs caravanes suivent le tracé de pistes qui sillonnent entre les falaises des hauteurs encadrant de profondes et longues vallées dépressionnaires. Les nuits peuvent y être très froides. Le bédouin a la réputation d'être un homme frileux : dès le crépuscule un feu est allumé sous l'auvent déployé au-dessus de l'entrée de la tente, un esclave l'alimente avec des bouses de dromadaires, des troncs d'arbres, si possible de résineux qui brûlent lentement et dégagent une chaleur reconfortante. Au cœur de ces solitudes désertiques la flamme du feu guide par la même occasion les nomades égarés auxquels l'hospitalité est généreusement accordée. Mais ne nous trompons pas : ces espaces que les bédouins parcourent et que Mahomet traversera lui aussi lorsqu'il conduira pour le

compte de sa future épouse – Khadija – quelques caravanes vers le nord de l'Arabie, ne sont pas, en réalité, si dépourvues de vie qu'un Occidental pourrait le penser. En effet, les Arabes du Hijâz, au VII^e siècle, les croient habités par de très nombreuses créatures invisibles, par des 'esprits' (*jinn* qui a donné djinn, en français) avec lesquels il est nécessaire de composer – surtout la nuit, par exemple en sacrifiant sur le lieu choisi pour monter la tente tribale.

Le jeune Mahomet affronte, comme ses congénères, l'hostilité du désert lorsqu'il accompagnera des caravanes marchandes, depuis La Mekke jusqu'au nord de l'Arabie : les ruses et les attaques des tribus dont le territoire est traversé par les négociants d'autres tribus, toujours à l'affût d'un enrichissement rapide et fructueux ; les trahisons de la nature ou de certains compagnons, les tempêtes de sable qui aveuglent, étouffent hommes et bêtes et qui – le pire danger pour des caravaniers – risquent d'effacer le tracé de la piste, ce qui signerait leur arrêt de mort ; la soif et parfois la maladie qui affaiblissent rapidement leur corps et leur moral...

Les mers auxquelles peuvent accéder les Arabes de cette immense péninsule généralement aride, brûlante et peu hospitalière (Mer Rouge, Océan Indien, Golfe Persique) ne sont pas plus accueillantes. Les voyageurs, les commerçants, les pêcheurs, les caboteurs doivent se méfier des hauts-fonds et des courants, des vents violents et irréguliers et des bancs de sable souvent présents sur leur chemin de navigation, des abris rares tout comme les sources d'eau potable, sans parler des récifs coralliens et des requins.

Déserts et mers ont – autant les unes que les autres – leurs cimetières de dromadaires et de nomades, de marins et de bateaux...

CHAPITRE II

L'ARABIE, AU CARREFOUR DE TROIS EMPIRES

Les Arabes appartiennent à l'ensemble des peuples sémites dont la région d'origine est encore inconnue. Dans les siècles reculés la plus grande partie d'entre eux parlaient l'arabe, une langue sémitique parente du cananéen, de l'araméen, de l'hébreu ainsi que de l'éthiopien, et d'autres encore.

Traditionnellement les Arabes se répartissent entre deux souches : les Arabes du Sud et ceux du Nord.

Les premiers descendraient de Qahtân – leur ancêtre – ; les seconds de Adnân. Quant à leur lignée la plus haute, elle se rattacherait, selon une légende, à *Ibrâhîm* (Abraham) par son fils *Ismâ'il* (Ismaël).

Ces populations arabes que la géographie difficile de leur péninsule tend à isoler des peuples qui l'entourent – particulièrement de ceux du Nord –, entrèrent, malgré ce lourd handicap, en relation avec l'Étranger. Ces contacts sont alors parfois contraints, parfois recherchés ; établis directement, ils le sont pour des motifs politiques et militaires, mais aussi économiques, voire religieux ; établis spontanément, ces contacts répondent, en outre, à une curiosité culturelle réciproque – notamment, religieuse.

Des caravanes parcourent épisodiquement l'Arabie, du Nord au Sud ; des marchands et des banquiers, des militaires participant à des expéditions, des marins, tous dans l'exercice de leurs fonctions, ont l'occasion d'échanger des biens et des services, mais aussi de s'ouvrir – au cours de quelques conversations – aux idées et aux croyances étrangères.

On va le voir, les Arabes du Sud comme ceux du Nord entretiennent à l'époque des relations, plus ou moins étroites et durables, avec Trois grandes Puissances : l'Empire Byzantin [du nom originel de sa capitale – Byzance –, renommée ensuite Constantinople sous l'empereur Constantin], l'Empire Perse [de la dynastie des Sassanides], et le Royaume d'Éthiopie [région d'Afrique, aussi connue comme Abyssinie, avec pour capitale Aksum (Aksoum)].

LES ARABES DU SUD

Avant la naissance de Mahomet, les populations du Sud relèvent de quelques 'États' distincts : Saba, Hadramawt, Awsan... Toute cette région est fortement convoitée pour ses propres ressources économiques, comme pour les produits qu'elle importe par bateau et qu'elle revend par caravane au monde méditerranéen.

Le royaume de Saba est le mieux connu d'entre eux, célèbre-nous l'avons relevé – par ses richesses, mais aussi par le barrage que l'un de ses souverains fit bâtir à Ma'rib.

À la fin du V^e siècle apr. J.-C. son déclin est déjà bien entamé. Il est alors sous la domination des Arabes Himyarites dont le dernier de leurs souverains – Dhu Nuwâs – se convertit au judaïsme. Celui-ci voulant se venger de Byzance, déclenche en 523 une mémorable vague de persécutions contre les chrétiens installés sur ses terres, précisément à Najrân : les religieux sont brûlés vifs, plus de 4000 chrétiens massacrés, plus de 1 000 jeunes réduits en esclavage. Cette persécution décide Byzance et l'Abyssinie (devenue 'État' chrétien dès le milieu du IV^e siècle) à réagir. L'Abyssinie envahit donc la région et s'offre par là même la possibilité de contrôler le passage de la mer Rouge à l'océan Indien et le commerce qui lui est lié.

Son établissement sur le territoire sudarabique permet d'y déposer une riche culture chrétienne monophysite [Le monophysisme est une doctrine chrétienne reconnaissant uniquement la nature divine de Jésus, non pas sa nature humaine]. Toutefois, l'implantation du christianisme n'élimine pas

la présence déjà ancienne du judaïsme, encore moins celle, prédominante, du culte des divinités astrales – *Athtar* (Vénus) et *Shams* (le Soleil) – auquel restent très attachés les Sudarabiques. Les prêtres et leurs serviteurs – masculins comme féminins – veillent sur les sanctuaires; les rois exercent leur autorité avec l'appui des grands propriétaires fonciers.

Le temps passant, aux gouverneurs abyssins succède un ancien esclave, Abraha qui – nous retrouverons ce personnage plus tard – mènera vers 570 une expédition jusqu'aux abords de La Mekke. Mais la domination des 'Éthiopiens' ne dure pas : à la fin du VI^e siècle, les Perses sassanides réussissent à leur tour à conquérir – sans grande résistance – le pays.

Cette rivalité entre les deux Empires – byzantin et perse – finit par saper l'économie yéménite : des digues sont rompues (la rupture de celle du barrage de Ma'rib qui ne put être réparée reste célèbre), des canaux coupés ou déviés, causant des dégâts irréversibles, privant la région de l'eau si rare et précieuse sous un tel climat. L'Arabie du sud qui jusque-là pouvait asseoir sa prospérité sur le commerce avec l'Inde, voit désormais son rôle de transitaire vis-à-vis de l'Orient lointain diminuer très fortement : seules les exportations de ses propres productions (aromates, encens, myrrhe, épices, ambre) continuent d'être exportées par la route du Nord et celles du Hijâz. Quant aux Bédouins, ils éprouvent les plus grandes difficultés à s'approvisionner en denrées agricoles nécessaires à leur alimentation. De nombreuses villes sont touchées par des maladies, sont abandonnées et tombent peu à peu en ruine. L'appauvrissement se généralise. De nombreux Yéménites, pâtissant de la réduction des surfaces agricoles, sont condamnés à migrer vers le Nord. Mais ce ne fut pas pour longtemps, pour eux non plus. Les expéditions musulmanes en eurent vite raison.

LES ARABES DU CENTRE ET DU NORD

En Arabie centrale le degré d'institutionnalisation publique n'a jamais été aussi poussé que dans le Sud. Pas d'État' constitué sous la forme de royaume ou d'empire, mais des tribus présentes sur des terres soit arides qui accueillent des nomades éleveurs soit plus propices à la sédentarité de leurs populations autour d'oasis ou d'un lieu naturellement pourvu d'eau. Ces contrées, bien que placées à l'écart des grands empires, ont pu recevoir des influences extérieures, mais toujours exercées sur des populations très restreintes, et sans pouvoir

pénétrer en profondeur les esprits de ces tribus. Des confédérations de tribus bédouines semblent bien, au cours de leurs pérégrinations, être entrées en contact sur les steppes de la Syrie et de la Mésopotamie avec des populations de niveau de civilisation plus avancé. Celles qui se seraient sédentarisées auraient intégré certains dieux araméens et nabatéens dans leur culte.

Un seul royaume était apparu sur les bords de la mer Morte, celui des **Nabatéens**. Autour de Petra, ces Arabes pratiquent l'agriculture, mais surtout mènent des caravanes jusqu'en Arabie centrale.

Plus au nord de Petra, il y a bien dans le désert syrien un autre royaume – celui de **Palmyre** – rendu notamment célèbre par sa reine *Zénobie* (*Zaynab*, en arabe) qui revendique au III^e siècle la souveraineté sur une grande partie du Proche-Orient. L'empereur romain s'empresse alors, en 273, de conquérir Palmyre, et Zénobie est envoyée à Rome pour y être emprisonnée. Elle y défile dans toute sa beauté devant les Romains, enchaînée d'anneaux d'or !

*

Les deux puissances impériales – la Perse et Byzance – traversent les III^e et IV^e siècles en se faisant très souvent la guerre. Mais, en 384, elles signent un traité de paix qui, pour les deux siècles suivants, va permettre la réouverture des routes directes et rapides au commerce de la région. La route, difficile et périlleuse, de l'Arabie occidentale fut abandonnée au profit de la mer Rouge et du golfe Persique, à partir de l'Égypte et de la vallée de l'Euphrate. Les cités caravanières de l'Arabie occidentale connaissent alors une longue période de décadence. Mais, au tout début du VI^e s., les combats reprennent de plus belle entre Byzantins et Sassanides ; quant à l'Égypte, elle est entrée dans une période de troubles sociaux et politiques. Ce sera la chance de La Mekke !

Chacun des deux grands empires rivaux – le Perse et le Byzantin – va utiliser le **nord de l'Arabie** pour tenter d'étendre ou, pour le moins, de conforter son hégémonie politique et militaire. Tous deux agissent alors par le biais de tribus arabes établies, les unes aux abords de la Syrie et les autres aux abords de la Mésopotamie (Carte Arabie VII^e s., p. 467).

Les Perses soutiennent la tribu des Banû Lakhm qui créent un royaume ayant pour capitale al-Hira, en Mésopotamie. Le royaume des **Lakhmides**, devient l'allié de l'Empire perse et va jouer – au bénéfice de ce dernier – le rôle d'un État-tampon, capable, en dominant le désert de Syrie, d'assurer la sécurité des Perses à leurs frontières ouest. Les populations de ce royaume